Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 3 (1881)
Heft: 5

Artikel: Indications hygiéniques : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INDICATIONS HYGIÉNIQUES

(Suite [1].)

Les voyageurs sont souvent obligés de traverser des marécages ou des jungles, où la chaleur, agissant sur une végétation exubérante, donne naissance à des miasmes qui affaiblissent et empoisonnent les plus fortes constitutions. Or, le *café torréfié* a la propriété de neutraliser rapidement et complétement les effluves végétaux et animaux, grâce à l'odeur empyreumatique qu'il doit à une huile essentielle, la *caféone*. Le prix de celle-ci est très élevé, car elle coûte environ 10,000 fr. le kilog., mais elle agit en quantité pour ainsi dire infinitésimale. Immergés dans une dissolution aqueuse de cette huile, les vêtements conserveraient longtemps un principe aromatique, et le voyageur porterait en quelque sorte avec lui une atmosphère préservatrice contre les émanations paludéennes.

La maladie peut provenir aussi de l'humidité dans laquelle doivent vivre les explorateurs, obligés de franchir des rivières ou des marécages d'une largeur souvent considérable, et de laisser ensuite leurs vêtements sécher sur le corps. Ne serait-il pas possible d'adopter un vêtement de caoutchouc tout d'une pièce, sorte de pantalon à pied interceptant l'eau jusqu'à la ceinture? La transpiration ne se dégagerait pas complètement, mais cet inconvénient serait certainement moindre que celui de laisser les substances organiques de l'eau pénétrer par les pores. Dans l'expédition contre les Achantis, en 1873, on donna des chemises en caoutchouc aux soldats anglais qui pouvaient être forcés de dormir sur un terrain humide et vaseux. Pourquoi ne ferait-on pas la même chose pour les expéditions pacifiques, qui s'aventurent dans des pays peu connus mais que l'on sait être malsains?

Cette idée nous paraît devoir être agréée par tous les explorateurs de l'Afrique, spécialement par ceux qui voyagent dans les régions centrales intertropicales, où les cours d'eau à traverser sont très nombreux, et où la saison des pluies les fait déborder et transforme leurs bords en vastes marais. Entre les averses, le soleil est ardent et fait passer les voyageurs d'une grande humidité à une chaleur intense, contraste perpétuel, bien propre à ruiner les constitutions les plus robustes. Dans la région parcourue par Schütt (entre le 7° et le 10° lat. S.), pendant la saison sèche, de mai en août, il y a à l'intérieur d'abondantes rosées, puis pendant les huit autres mois, presque sans interruption des pluies régulières, de 6 heures du soir à 5 heures du matin, ou de 7 h. du matin à midi, ou de midi au soir. « Le voyage à cette époque n'est pas agréable,

[1] Voir la livraison d'octobre, p. 77.

*

dit Schütt, pas de jour où l'on n'ait toute la partie inférieure du corps complètement mouillée, soit par la pluie, soit par la rosée qui, tous les matins, couvre l'herbe quand il n'a pas plu pendant la nuit, ou par l'eau, en passant à gué les innombrables ruisseaux qui, à cette époque, sont tous gonflés. Mais le soleil, qui déjà alors projette ses rayons presque verticalement, vous sèche dans les intervalles; souvent, pendant une marche, il faut passer par les deux états, humide et sec; on s'y accoutume par l'exercice de tous les jours, puis on ne s'en inquiète plus. En mars et en avril, où les herbes ont deux fois la hauteur d'un homme, c'est le corps tout entier qui est mouillé pendant les heures de pluie, après quoi, quand vient le soleil, on est sur le point d'étouffer. » L'expérience faite pendant la guerre des Achantis devrait, ce nous semble, être mise à profit par tous les explorateurs.

L'eau, pour laquelle les caravanes précipitent leur marche et qui leur cause si souvent des déceptions cruelles, est fréquemment alcaline et nitreuse ou couverte de conferves qui la rendent absolument impotable. Dans le premier cas elle tue les animaux, comme Stanley l'a éprouvé dans son voyage au Tanganyika; dans le second elle peut causer la dysenterie. On peut y remédier au moyen d'un filtre à charbon combiné avec une petite pompe, dont la disposition permettrait d'obtenir une eau plus abondante et suffisamment pure. La paroi du corps de pompe (en caoutchouc ou en forte toile) se replierait sur elle-même, et la tige du piston serait articulée, de manière à donner à l'appareil le plus petit volume possible. M. le Dr Dutrieux recommande de faire cuire l'eau et même de la distiller.

Ces moyens nous paraissent préférables au goudron ou aux deux gouttes d'acide phénique par litre ajoutées à l'eau, conseillés par d'autres. L'expérience acquise par le Dr Bourru, qui a voyagé dans les pays tropicaux, les lui fait envisager comme illusoires; l'eau phéniquée, en particulier, serait détestable au goût, mais non assainie. Il recommande comme beaucoup meilleur le filtre au charbon, en citant comme exemple l'expérience faite dans la guerre des Achantis, où chaque soldat anglais en était pourvu. Le résultat en fut excellent; il le serait sans doute pour tous les explorateurs.

Les voyageurs ne pourraient-ils pas faire usage du *coca* (*erythroxylon coca*) contre l'action débilitante des climats tropicaux? Les habitants du Pérou, et surtout les indigènes vivant sur les hauts plateaux des Andes, s'en servent pour neutraliser les effets de la raréfaction de l'air. Son emploi leur permet d'endurer plus longtemps la faim, et les rend capables de porter de lourds fardeaux. Il modère la transpiration qui est une cause d'affaiblissement, sans l'arrêter tout à fait. Dans

un voyage pédestre, j'ai récemment fait l'expérience que je pouvais, grâce au coca, marcher vite, sans oppression ni fatigue, même par un chaud soleil; j'étais cependant vêtu assez chaudement et je portais un sac. On peut le prendre en dissolution dans du cognac ou le boire en infusion comme le thé.

Quelque avantage que puisse présenter l'usage du coca pour les explorateurs, souvent exposés dans leurs longues marches à souffrir de la faim, d'après l'ingénieur Bresson qui a travaillé sur les plateaux des Andes, dans le désert d'Atacama, les Européens qui n'ont pas l'habitude du coca dès leur enfance ne pourraient s'en servir sans conséquences fâcheuses. Il est vrai que les indigènes de ces plateaux sont amateurs passionnés des feuilles du coca et qu'ils en mâchent continuellement. Le coca leur est presque plus essentiel que le boire et le manger; il leur fournit les moyens de se passer jusqu'à un certain point de nourriture et de boisson. Leur système nerveux en reçoit une excitation qui empêche l'épuisement. Indiens, soldats, muletiers peuvent, grâce au coca, faire des marches prolongées sans vivres, trottant sans s'arrêter dans des sables brûlants et mouvants, toujours contents, pourvu qu'ils aient dans la bouche un peu de coca. Mais ils y mêlent un alcali qui neutralise un principe acide contenu dans la feuille.

En terminant, notre correspondant suggère l'idée d'un moyen propre à garantir de la piqûre de la tsetsé les animaux propres à être employés comme bêtes de somme.

Sur l'initiative de S. M. le roi des Belges, dit-il, on a essayé d'introduire en Afrique des éléphants apprivoisés de l'Inde. A supposer que l'on arrive à dresser en assez grand nombre ceux d'Afrique, pour pouvoir les employer comme bêtes de charge, le cheval, l'âne, le bœuf, n'en resteront pas moins d'une utilité évidente. Malheureusement la tsetsé (*glossita morsitans*) tue ces animaux, et l'on se rappelle que Burton, Cameron et Stanley perdirent presque toutes leurs montures. Ils ont vu sur leur route d'immenses prairies qui semblaient n'attendre que des troupeaux, mais que la présence de la tsetsé laissait désertes. Les seules bêtes laitières étaient les chèvres: les vaches devaient être reléguées dans des districts non envahis par la terrible mouche. Le taon, qui chez nous tourmente le bétail, a pu être combattu au moyen de l'*assa fœtida*, dont on frotte le corps de l'animal et dont l'odeur écarte l'insecte hostile. La tsetsé ne pourrait-elle pas être éloignée par le même procédé? Dans ses explorations du Zambèze, Livingstone décrit deux autres mouches qui, sans être aussi dangereuses que la précédente, harcèlent continuellement les animaux domestiques, et auxquelles ce remède pourrait être opposé avec succès.

Le fléau de la tsetsé pourra diminuer d'intensité par suite de l'extension des cultures, comme c'est déjà le cas à Livingstonia, ou par le fait de la diminution des fauves, principalement des buffles, car on la trouve surtout dans les forêts habitées par ces animaux; mais, en attendant, les explorateurs ont à compter avec elle. Un des moyens de soustraire les bêtes de somme à sa piqûre et à la mort, c'est de leur faire traverser de nuit, au clair de lune et dans la saison froide, les lieux hantés par elle. Les mouches sont alors engourdies et incapables de piquer. Ou bien, si l'on doit voyager de jour, pendant la saison chaude, que l'on se serve du moyen recommandé par notre ami, ou de celui qu'a employé le Dr Hildebrandt dans ses explorations de l'Afrique orientale. Malgré la triste expérience faite dans leurs voyages au nord du Zanguebar par le baron de Decken et par New, qui y avaient perdu leurs ânes par la piqûre de la mouche *dondorobo,* il prit avec lui un âne, qu'il conserva en le frottant tous les jours avec du pétrole, surtout aux oreilles, aux naseaux, aux endroits où la peau est tendre. Cette odeur mettait en fuite non seulement la dondorobo, mais encore les moustiques et d'autres insectes des plus désagréables. On peut aussi se servir d'eau de quassia ou d'huile de cade.

Il ne faut négliger aucun des moyens proposés pour aplanir les difficultés créées aux explorateurs et aux colons par les conditions spéciales du continent africain. Nous ne doutons pas de leur efficacité. Le climat de plusieurs parties de l'Afrique se modifiera, des régions insalubres seront assainies, les marécages céderont la place aux cultures, des travaux appropriés amélioreront le régime des eaux, la fièvre perdra de son intensité, et reculera devant les défrichements. Tel a déjà été le cas pour la côte de Libéria, qui était très insalubre, mais dont l'insalubrité a beaucoup diminué par suite des perfectionnements agricoles qui y ont été apportés, particulièrement dans le district de Monserado, ou à Breverville et à Arthington, régions actuellement des plus salubres. Les études spéciales que le Comité des missions de Bâle compte faire faire par un médecin, des conditions sanitaires de la côte d'Or, des fièvres de cette région, de leur traitement, du régime, des habitations, des vêtements, etc., serviront non seulement aux colons et aux missionnaires, mais encore, nous l'espérons, à tous ceux qui se consacrent aux découvertes qui restent à faire dans le continent africain, et à la civilisation de ses habitants.